

avoir particulier des finances à Moutiers (Savoie).

**CONVOCAION D'ÉLECTEURS.** — Sont convoqués pour le 12 janvier prochain, à l'effet d'élire un député :

1° En remplacement de M. Colbert-Laplace, démissionnaire, les électeurs de l'arrondissement de Lisièux (Galyados).

2° En remplacement de M. Emile Brousse, démissionnaire, les électeurs de la 2<sup>e</sup> circonscription de Perpignan (Pyrenées-Orientales).

## TÉLEGRAMMES ET CORRESPONDANCES

Du 18 Décembre

### Voyage présidentiel

**COUTANCES.** — On annonce comme très probable, l'année prochaine, le voyage de M. le Président de la République dans la Manche.

M. Félix Faure s'arrêterait à Coutances, ville où est inhumé, dans le chœur de la cathédrale, Mgr. Pierre Dupont-Poursat, évêque de Coutances, de 1808 à 1835, créé baron de l'Empire par Napoléon en 1810, et grand-oncle de Mme Carnot, femme du regretté Président.

M. Carnot, étant sous-secrétaire d'Etat, a visité notre ville lors de l'inauguration du chemin de fer de Coutances à Saint-Lô avec le député de Coutances, M. Savary, qui était aussi sous-secrétaire d'Etat, et qui a laissé les souvenirs que l'on sait.

**Vichy.** — Il regne une grande animation dans les ateliers de manutention de la Compagnie fermière des Eaux de Vichy. On n'y travaille jamais plus qu'hors saison. L'emboîtement des eaux de la Grande-Grille, de l'Hôpital et des Célestins, la pastillerie, la préparation des sels suffisent à occuper des équipes considérables d'ouvriers dont l'habileté est légendaire.

### Rapatriement

**MARSEILLE.** — Le *Vercingétoria*, revenant de Majunga et en dernier lieu de Philippeville, où il a laissé 426 militaires de diverses armes, est arrivé ce matin à Marseille avec 21 militaires qui ont été dirigés sur la caserne Saint-Charles.

Le commandant de Mac-Mahon se trouvait également à bord du *Vercingétoria*.

Argus.

## LES THÉÂTRES

**Opéra.** *Frédégonde*, dramalyrique en cinq actes, poème de M. Louis Gallet, musique d'Ernest Guiraud et de M. Camille Saint-Saëns.

Pas plus par tempérament que par caractère, le bon et doux Guiraud n'était apte à noter les sauvages et barbares et terribles musiques qui chantent — qui hurlent, devrais-je dire — dans les récits de Grégoire de Tours. Harmoniste subtil, fin ciseleur instrumental, probe ouvrier des sons, Guiraud avait le sens du soigné, du délicat, du joli, mais, modeste et indolent comme pas un, il obéissait à l'esprit le plus irrésolu, le plus craintif, le plus fâcheux en somme, qui put échoir à un artiste. Son talent, tout de grâce, de charme et de discrétion, si à l'aise dans les pimpantes danses de *Greina-Green*, dans les pittoresques mélodies de *Piccolino*, s'émoussa aux formidables horreurs de l'effrayante tragédie mérovingienne, et ce très digne, très aimé compositeur mourut avant d'avoir fini l'ouvrage, dont M. Louis Gallet, avec beaucoup d'habileté cependant, adapta le poème aux goûts et aux moyens de celui qui, étant un de ses plus vieux, de ses plus chers camarades, avait dû longuement s'occuper à lui.

On sait que Guiraud, serviable jusqu'à la faiblesse, passa le meilleur de sa vie à terminer ou à retoucher les œuvres de ses confrères. Il était donc juste qu'un maître s'offrit à faire une fois pour lui ce qu'il fit tant de fois pour les autres, et on ne peut que féliciter M. Saint-Saëns de son dévouement à entreprendre cette ingrate besogne d'abnégation, de sacrifice de soi-même et le compliment de l'adresse avec laquelle il s'effaça, tâchant ainsi de mettre une certaine unité de style dans la partition que les directeurs de notre première scène lyrique, par égard pour la mémoire de Guiraud, avaient retenue.

En écrivant sa pièce, M. Gallet — je l'ai déjà dit — a moins manifesté le souci de nous offrir un gigantesque et fidèle tableau des abominables mœurs du temps qu'il n'a affirmé une constante et affectueuse préoccupation de mettre cette pièce au niveau des tendances esthétiques

et des facultés créatrices de son premier collaborateur. Il a donc atteint tant qu'il a pu la terrifiante barbarie du sujet — barbarie grandiose cependant qui montre avec beaucoup d'audace et de cran, en sans doute atteint à une sorte de splendeur cruelle, dont l'opéra historique ne nous donna que peu d'exemples — et il a développé surtout « l'intrigue amoureuse ». Le féroce génie de Frédégonde ne se devine qu'au quatrième acte, alors que jusque-là nous avons à peine vu celle qui donne son nom à l'œuvre. Quelle curieuse et étrange et émouvante figure pourlant — musicale aussi, n'en doutez pas — que celle de cette reine, fille de bas paysans, espièce de sorcière malfaisante, distributrice de philtres mortels et de breuvages voluptueux qui, dans des flots de sang, culbute la Gaule, se prostitue sans cesse, enfante et, bonne mère, superbe bête sauvage, tue, empoisonne, extermine pour le bien de ses petits ! Et quelle âme extraordinaire fut celle d'Hilpérik, prodigieux débauché, gonfre stupefiant qui n'aima jamais personne et que personne n'aima jamais, le Néron, l'Hérode du siècle, comme l'appelle Grégoire de Tours ! Quelle éloquente et nette évocation d'une époque on trouve en ce seul couple terrible !

Mais le charme un peu civilisé de Brunehilde, charme tout relatif du reste, la grâce passionnelle du jeune prince Mérowig ont particulièrement séduit les auteurs de *Frédégonde*. Librettiste et musiciens n'insisterent pas sur l'implacable haine des deux femmes ni sur les causes psychologiques de cette haine et ils mirent en pleine lumière l'aventure romanesque qui s'offrait à eux, laissant dans l'ombre — volontairement, je le répète — l'excessive barbarie du sujet. Et même, pitoyables envers les autres acteurs de la pièce, ils ont voulu qu'à une fin d'acte Hilpérik, en dépit de légendes qu'ils jugèrent sans doute calomnieuses, s'humanisât au point de chanter avec Frédégonde un cordial duo. Leurs personnages, franchement campés dans le sens que j'indique, sont donc moins les êtres nets, robustes et vivants du Drame que les héros ordinaires de l'Opéra, ces héros d'inconsistance préméditée.

C'est Brunehilde qui, au lever du rideau, dans le palais des Thermes de Paris, apparaît d'abord en la calme gloire de sa beauté et de sa puissance. — A ce propos, est-il bien utile de dire que la Brunehilde punie par Wotan, jeune vierge de frémissante humanité dont l'apothéose de flammes nous éblouissait hier encore, est tout à fait étrangère à la Brunehilde ou Brunhilda, plus communément appelée Brunehaut, qui, convaincue d'avoir tué dix rois, hideuse vieille décrépite, fut attachée à la queue d'un cheval et sema ses pauvres membres aux ronces des sèves ? — A cette dernière, jeune reine heureuse que l'on feint encore d'adorer, Venantius Fortunatus, poète italien, futur évêque de Poitiers, rend hommage en des louanges restées célèbres. Brunehilde triomphé. On va lui livrer Hilpérik et Frédégonde, les assassins de sa sœur, et, impitoyable, d'accord avec les nobles qui chantent, qui boivent et se réjouissent, elle les frappera. Aussitôt, dans un grand tumulte, entrent Hilpérik et Frédégonde, triomphants comme l'était Brunehilde tout à l'heure. Celle-ci, humiliée, détronée, devra être conduite dans un couvent par le prince Mérowig, dont elle devient la prisonnière.

Sa mélancolie a touché le fils du roi, qui l'aime à présent et qui en est aimé. Au lieu d'obéir aux ordres de son père, Mérowig tuit avec Brunehilde et soulève contre Hilpérik les leudes austrasiens et neustriens unis pour la révolte. Au milieu de la fête guerrière et des danses champêtres, l'évêque Pretextatus marie les deux rebelles.

Mais, à Paris, on acclamera bientôt Hilpérik, vainqueur de Mérowig. Ce dernier, après sa défaite, a trouvé refuge en l'église Saint-Martin de Rouen, lieu d'asile sacré. Dans une longue scène d'amour, Frédégonde persuade au roi d'en arracher le prince par ruse et de le déclarer déchu des droits au trône. Ainsi, ses enfants régneraient. Et le plan réussit. Le père promet le pardon au fils, mais quand celui-ci, sortant des limites de l'asile, vient se jeter aux pieds d'Hilpérik, il se voit condamné à la prison perpétuelle du cloître et, de désespoir, se poignarde.

La musique des trois premiers actes,

à l'exception de celle du ballet, est de Guiraud. On en doit l'instrumentation à un jeune compositeur de talent et de savoir, M. Dukas dont le zèle, est ici des plus louables. M. Saint-Saëns, de son côté, a écrit le ballet et les deux derniers actes. Sans être parfaite — car certains passages trahissent une main particulièrement ferme et volontaire, — l'unité de style, toute relative qu'elle soit, surprendra ceux qui connaissent les tempéraments si dissemblables des auteurs. Pour parler avec franchise, la partition de *Frédégonde*, en son ensemble, nous paraît surtout manquer d'éclat et de mouvement. De grands tutti d'effet brusque et intense, remplissant la salle, après de longs vides mélodiques, ne suffisent pas à donner la vie à une œuvre. Ou importe la chaleur d'un duo d'amour si le caractère des personnages n'a pas été établi de façon assez frappante pour nous intéresser aux conflits d'âmes qui forment la véritable « action » d'une pièce de théâtre ? Il fallait à un tel tableau des couleurs aveuglantes, une brutale exubérance de dessin dont Guiraud ne possédait pas le secret et que M. Saint-Saëns, en somme, a bien fait de réserver pour un autre ouvrage, plutôt que d'apporter à celui-ci des éléments disparates qui l'eussent encore amoindri.

Malgré tout, il y a dans la partition de *Frédégonde* des morceaux que l'on aurait grand tort de dédaigner. Au premier acte, les stances de Fortunatus, en leur parfum antique, sont jolies et la petite pantomime qui précède l'entrée des envahisseurs est plaisamment orchestrée. Le second acte, dont je n'aime guère le duo à la strette si italienne, est le plus gris des cinq, mais au troisième, la fantaisie instrumentale, l'ingéniosité harmonique de l'auteur du ballet d'*Henry VIII* se manifestent dans des danses très courtes et très charmantes qui rappellent précisément ce ballet. Là, goûtez, je vous prie, l'archaïsme des mélodies, la délicatesse des trilles courant des flûtes aux hautbois et clarinettes gagnant les violons en spirituels jeux de timbres, la diversité amusante des rythmes et des mesures, et admirez en même temps la grâce de Mlle Sandrini et Hirsch. Pittoresque aussi est la sonnerie des cloches claires sur le chant du *Pange lingua*, psalmodie par les enfants, tandis que l'évêque bénit les mariés. Le quatrième acte, de superbe tenue musicale, ne se compose que d'une scène entre Hilpérik et Frédégonde, sobrement et vigoureusement tracée à l'aide de thèmes, les uns sinistres, les autres tendres, qui se développent et se transforment de la meilleure manière, la conclusion en a paru un peu banale. Enfin, le dénouement motive un long ensemble très à effet et qui a été très applaudi.

La belle et généreuse voix, l'instinct dramatique de M. Alvarez tirent de l'ombre le rôle du prince et le mettent au premier plan. Celui du Roi est tenu avec une grande autorité, une grande maîtrise par M. Renaud, toujours remarquable chanteur. En *Frédégonde*, Mlle Héglon, dont les progrès sont sensibles, prouve son adresse, son intelligence, son sens du théâtre, tandis qu'en Brunehilde, Mlle Lafargue, interprète improvisée, montre un sang-froid, une vaillance, un savoir musical qui la placent en haut rang. M. Vaguet dessine avec beaucoup de légèreté la silhouette du poète Fortunatus, et M. Pournets est un évêque très débonnaire.

L'orchestre de M. Taffanel, les chœurs de M. Delahaye manœuvrent heureusement. Les décors et les costumes de MM. Chaperon, Carpezat, Jambon, Bailly, Amable et Bianchini sont dignes de l'Opéra.

Alfred Bruneau.

## LA SOIRÉE

Celle de la répétition générale avait été morose, glaciale même, les musiciens adverses en voulaient à l'œuvre elle-même, au livret autant qu'à la partition ; des artistes amis en accusant la présence du Président de la République, qui gourmait l'enthousiasme ; d'autres enfin en renvoyaient la responsabilité à Mlle Brevat.

Ce n'est pas tout cela ! Les salles de répétitions générales sont toutes pareilles. Plus de répétitions générales ! vociférait un de nos aimables confrères qui va être prochainement jeté aux bêtes, dans ce même cirque.

— Essayez, lui répondait M. Gailhard de sa voix grasse, essayez, si vous en avez le pouvoir, vous qui en êtes, de la presse !